

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue de Livourne, 81, à Bruxelles

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.

ADOLPHE WILLETTE

SOMMAIRE

Adolphe Willette (portrait), I. Moreels.
Adolphe Willette, George Rosmel.
Auscultation, Jean de Bergame.
Comment on devient propriétaire, Melek.
Chronique légendaire, G. Rahlenbeck.
Vers, Bouff.
La Dame rouge, Marguerite D.
Notes de voyage, Porrichinel.
From home, Aug. Vierset.
Boîte aux lettres.
Menue gazette.

Adolphe Willette.

... Il tue, il tue, bergère,
Rentre tes blancs moutons...

Et, de fait, dans une hâte exquise qui relève la jupe bouffante jusqu'à montrer l'adorable roseur d'un genou délicieusement potelé, la bergère Watteau rentre ses blancs moutons...

Le vent défrise ses cheveux d'or poudrés à frimas et s'envole le coquet chapeau enrubanné tantôt encore posé, si provoquant, sur la conque mignonne de l'oreille droite.

Quel est donc le Sarcey qui, caché aux frondaisons vertes, provoqua cette fuite éperdue et bruissante de soies et

de gazes roses, qui mit en émoi ce pauvre petit cœur et le fit faire toc toc si fort, si fort que nous voyons se soulever et frémir épeurées les douces colombes si blanches nichées aux moires du corsage ? ...

L'épouvante — ô dérision ! c'est l'Amour, l'Amour dernière manière qui, de la gauche offre, langoureusement, une rose-thé et serre de la droite et dissimule le poignard de meurtre :

... Il tue, il tue, bergère,
Rentre tes blancs moutons !

De cet *Amour moderne*, l'amour des Chambige, la pointe de Rops eût fait une noire et angoissante eau-forte ; le crayon de Willette en a fait, malgré la

terrifiante signification du dessin, une chose très blanche, très fine et — peut-être malgré son vouloir — très sensuelle, l'intérêt et la joie de voir se reportant non sur le démon d'Amour aux allures d'Apache, mais bien sur la toute exquise bergerette fuyant mi-nue dans un envollement de gazes, de soies et de faveurs bleues et roses !

Autre Willette : L'Allemagne, une robuste femme à bottes hautes, coiffée du casque d'argent surmonté de l'aigle impérial force le Pape, silhouette anxieuse levant deux doigts comme pour conjurer la *jettatura*, à bénir son épée formidable.

Et dans ce dessin aussi, d'évidente visée politique cependant, fleure en la large échancrure du corsage et le retroussis des mousselines vêtant (si peu) ! la symbolique figure, cette très fine et très parisienne essence d'exquise volupté qui semble la spéciale marque de l'artiste.

Et cependant il est un Willette d'une allure bien autre. C'est une fresque que je découvris un jour en l'hostellerie du Chat-Noir, chez Messire Salis, à Paris :

La Guerre... Une armée qui s'avance dans un nuage de poussière et de fumée épaisse, les étendards dorés claquent furieusement, roulaient, éperdument, les tambours. Et précédant cette armée glorieuse, un cheval, affreusement décarcassé, les quatre jambes teintes de sang frais jusqu'aux genoux, hideusement processionne, portant, montée sur son échine osseuse, l'atroce figure de la Mort, long-vêtue d'une noire simarre et semblant montrer du geste vague de son bras de squelette, la lointaine Gloire — lointaine ironiquement !

Cela rappelle, à la fois, les fresques au Primitif inconnu de Bâle et — quoique plus lointainement — les cartons du *Totentanz* d'Hans Holbein.

Très spécial, toutefois, ce panneau, et, de mouvement, bien moderne.

C'est par centaines que se comptent aujourd'hui les compositions de Willette. Follement, avec l'insouciance et la joie de ses vingt ans, il a jeté aux quatre vents — et aux quatre coins du grand Paris, les feuilles volantes de ses croquis et caricatures que l'on voit apparaître dans le *Chat Noir* d'abord (en 1880) puis dans le *Courrier Français*, enfin dans le *Pierrot*, un journal à lui.

Difficile serait — et combien inutile ! — un jugement global de l'œuvre actuelle de l'artiste. Ceux qui le connaissent et le lisent, savent le charme très particulier de son art — quant à ceux, rares certainement, qui découvrent ici pour la première fois son nom, qu'ils se repentent et fassent pénitence ! Je n'ai du reste au cœur, quant à leur prompt conversion, pas ombre d'inquiétude.

Le plus bedonnant des électeurs lui-même sourira d'abord, puis, insensiblement gagné à la contagion de la fantaisie, se laissera entraîner, idéalement, dans la ronde folle des blancs Pierrots et des Colombines roses et dira zut ! à la lune de camphre et tentera, d'un geste brusque de ses grosses petites jambes, d'aller là haut, au ciel, moucher les étoiles !

GEORGE ROSMEL.



Auscultation.

O mon âme d'hiver, qui donc t'a tant meurtrie ?
 — Est-ce la douce Aimée aux yeux consolateurs,
 L'Aimée aux doux yeux pers, l'Aimée aux yeux
 menteurs,
 La Femme aux grands doux yeux de souffrance
 infinie ?
 — Est-ce l'Art au front d'or, qui rayonne et te
 hante
 Comme un grand soleil noir, mauvais et flamboyant,
 Dans tes folles nuits d'or, ô mon cœur d'épouvante !
 Est-ce l'Art au front d'or, rigide et rougeoyant ?
 — Est-ce la vie abjecte et son fouillis de fièvres ?
 Son vertige et ses pleurs, sa folie et son sang,
 Son beau fracas sonore ou ses creux chagrins mi-
 vros ?
 — C'est l'Aimée aux yeux bons, au fascinant sou-
 rire...
 — C'est l'Art, consolateur de mon Rêve écrasant,
 — C'est la Vie abhorrée et la joie de son Rire !

JEAN DE BERGAME.



Comment on devient propriétaire.

Une preuve encore de ce que j'avance,
 c'est l'histoire de Sam Rudorff. J'ignore
 si vous l'avez connu.
 Il habitait, non loin de St^e Claire,
 une petite maison, très blanche, très
 propre, où il vivait seul, sa femme étant
 morte sans lui laisser de progéniture.
 Un jour d'automne, comme il regardait
 par sa fenêtre, il remarqua un incon-
 nu de six pieds qui arpentait le trot-
 toir d'en face.
 Cet inconnu portait un feutre pointu.
 Sa barbe inculte flottait au gré du
 vent.
 Il paraissait grelotter.
 Ces gens-là ont toujours l'air artiste.
 On vous dirait : c'est un peintre, que
 vous vous écrieriez : je le pensais.
 A un moment donné, il leva la tête,
 regarda Sam et lui fit un clin d'œil.
 Sam, tout confus, se retira et ferma
 sa fenêtre.
 Mais, invinciblement attiré par cet
 être frissonnant, il continua à l'observer à
 travers le dessin du rideau.
 Le promeneur s'en aperçut et le sa-
 lua de la main.
 Ah ça ! pensa Rudorff, est-ce qu'il me
 connaît ?
 Il ouvrit la croisée à nouveau.
 L'inconnu s'arrêta sous elle pour dire
 à Sam : Il fait beau n'est-ce pas ?
 — Plait-il ?...
 — Attendez, je monte.
 Il monte, il monte, murmurait Sam
 qui commençait à avoir peur, mais qui
 serait-ce bien ?
 Un instant, l'idée lui vint de barrica-
 der sa porte.
 Il n'en eut pas le temps.
 La porte s'ouvrit, l'inconnu entra.
 Monsieur !... bonjour ! dit Rudorff qui
 cherchait en vain autre chose.
 — Vous me connaissez ? dit l'autre.
 — Moi ?... euh !... je dois vous avoir
 déjà vu.
 — Il me semble bien ! je suis Doblew-
 ski.
 — Je me rappelle vaguement. ..
 — Oh ! ce n'est pas un malheur ! La
 mémoire a de ces manquements.
 — Vous l'avez dit. Puis-je vous offrir
 quelque chose ?
 — Ne vous gênez pas !
 Sam offrit un vieux vin.
 L'aisance, le sang froid de son hôte
 épouvaient sa timidité native. Il son-
 gea qu'après tout il pouvait l'avoir con-
 nu autrefois, il y a très longtemps.
 N'avez-vous pas été au collège de
 Nantes ? demanda-t-il.
 — Jamais. Je n'ai été dans aucun col-
 lège. Mon regretté père avait sur ces

institutions des idées féroces qu'il m'a
 transmises. Je ne vous cacherai pas que
 c'est même tout ce qu'il m'a transmis.
 — Je vous aurai vu ailleurs.
 — Evidemment ! j'ai beaucoup voya-
 gé.

— Alors, vous m'avez vu.
 — C'est incontestable.
 — Puis-je vous offrir ?
 — Faites. Vous êtes bien aimable.
 A force d'offrir le vieux vin, Sam finit
 par offrir à Doblewski le spectacle d'un
 homme immensément sympathique, gai,
 confiant, miséricordieux, chancelant.

Cependant le masque de Doblewski
 demeurait grave, comme ces vieux plâ-
 tres des musées aux yeux éternellement
 froids.

Cette nuit là Sam dormit sur le plan-
 cher.

Huit jours après, Doblewski entra
 définitivement en possession de la cham-
 bre de Sam...

Et ce dernier se prenait à réfléchir :
 Comment en suis-je arrivé là ?... Ré-
 capitulons... il ne m'avait jamais vu...
 moi non plus... j'en ai l'intime conviction
 à cette heure. Il est entré chez moi. Je
 n'aurais pas dû le retenir... il est vrai qu'il
 est un honnête homme, très honnête
 homme. Il sort bien avec mes chapeaux,
 mais il rentre. Il m'a dit : Je ne vous quitte
 plus ! simplement : je n'ai osé dire non.
 Je lui ai donné ma chambre, c'est une
 faiblesse, mais il m'a parlé de sa mère
 dormant sous les cyprès à côté d'autres
 morts, il m'a dit un sonnet dans lequel il
 me traite d'oasis inattendu, je n'ai pas
 su résister... puis il a trouvé le papier
 de ma chambre trop bleu — quant à cela,
 il avait raison, — j'ai changé le papier...
 Je suppose bien d'ailleurs qu'il est ici de
 passage, qu'il ne va pas s'éterniser chez
 moi, je me plais à croire qu'il ne va pas
 s'éterniser...

Il prenait alors de grandes résolu-
 tions qui tombaient comme de la pluie
 dès que Doblewski se montrait à l'hor-
 zon.

Doblewski avait une dignité incom-
 parable.

Une fois Sam voulut le tutoyer.
 Il se redressa, une lueur fauve, mau-
 vaise, passa dans ses prunelles noires
 tandis qu'il s'écriait : Savez-vous qui je
 suis, Sam Rudorff ?

Sam courba la tête.
 Cet être qu'un soir d'automne avait
 fait son hôte l'écrasait de toute la magie
 de son mystère.

C'était un X horrible à cheval sur
 son cerveau.

C'était tout ou rien...

Un sphynx ou un sacripan !
 Une année s'écoula. Doblewski avait
 apporté de sensibles modifications dans
 l'architecture de la maison.

Sam découragé regardait...
 Au second étage existait une cham-
 bre que depuis quinze ans il n'habitait
 plus.

C'était là qu'était morte sa femme.
 Les meubles n'avaient pas été déran-
 gés, tout gardait l'aspect de cette der-
 nière et triste journée.

— Une religieuse poussière couvrait
 les objets, éteignant leurs couleurs.

— On eût dit une chambre momie peu-
 plée de choses mortes.

La lumière y arrivait par une seule fe-
 nêtre dont les rideaux jaunis pendaient
 avec un air de désœuvrement suprême.

Doblewski voulut faire de cette
 chambre un salon japonais.

Il en fit part à Sam un soir après sou-
 per.

De stupeur, Sam lâcha le verre qu'il
 portait à ses lèvres.

— Un salon japonais ? un crime !
 Que dirait-elle ?

Non ! Monsieur ! hurla-t-il, non ! vous
 n'en ferez rien ! non Doblewski du dia-
 ble ou je vous écorche ! ou je ne suis
 qu'un cancre !... des lanternes en papier
 sur une tombe ! chez moi ! là où je la vois
 encore étendue radieusement pâle, des
 chaises en bambou ! je vous jure que
 vous n'en ferez rien ! Prenez ma cave,
 bâtissez sur ma plate forme prenez la
 rue, pas ma maison, ma maison à moi !
 car elle est à moi ! je la tiens de mon
 père ! !

Doblewski s'était levé.

Son visage restait impassible, immua-
 ble.

Il étendit le bras, montrant la porte
 d'un geste olympien.

Puis de sa voix douce, avec un accent
 étrange, fascinateur, à Sam Rudorff qui
 déjà retombait sous le charme, il dit :
 « C'est bon, Monsieur ! sortez ! »

MELEK.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAITRE :

B **RANLANTES**
 frontispice et 20 eaux-fortes de
 LOUIS MOREELS
 texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe,
 caractères elzéviens.

Avant que disparaissent à jamais les
 quelques bicoques du vieux Liège, il a paru
 intéressant de noter en une édition de bibli-
 ophile ces tant joliettes parleuses du passé.

Vers

Pour la seule.

Tes yeux ont l'accalmie immense et monotone
 Des océans de rêve où la lune affligée
 Et sur le front du ciel en œil de feu figée
 Pleure les pleurs amers de sa tristesse atone.

Quand je les vois songeurs dans la nuit des paupie-
 Implorant le retour des visions d'aurore [res
 Dout les feux amors y sommeillent encore
 Comme au fond des laes noirs de lointaines lumières,

Je songe aux jours passés de calme et d'innocence
 Où nos regards vibrants de tendresse et de flammes
 Reflétaient le secret de nos si jeunes âmes
 Et dont la paix sereine engendra ma souffrance.

BOUFF.



La dame rouge.

A Maurice Desombiaux.

Les ruines du vieux burg fier, où
 furent soutenus tant de sièges glorieux,
 et qu'un jour en une fièvre de débauche
 et de carnage une foule barbare incen-
 dia, révent, dans la nuit, des temps
 passés, et, bizarrement, se découpent
 au clair de lune, noires et fantastiques,
 inspiratrices de songes et de mystères.

Hou... hou... c'est la rapsodie des
 hiboux, des chouettes et des grands
 ducs. Hou... hou, ce cri lugubre par-
 tout répété, et qui épouvante.

Hou... hou...
 Seuls, les murs de la chapelle ont
 conservé un reste de leur ancienne
 splendeur, attestant la noblesse de
 l'altière souche de preux guerriers qui
 autrefois les avaient glorifiés de leurs
 exploits. La populace incendiaire les
 avait épargnés à cause de la dame
 rouge...

Des ogives grandioses montrent en-
 core des débris de vitraux où des saintes
 gothiques prient à genoux, recueillies.
 A l'intérieur, des tombeaux de pierre
 montrent de très vieux noms presque
 effacés par les âges. La lune, traver-
 sant des restes de vitrail, caresse les
 têtes de morts en relief dans le marbre,
 de teintes adoucies et fanées. Dans
 l'ombre, se détachant vaguement, est
 la statue d'un chevalier bardé de fer,
 dépié en cape, qui garde les tombeaux
 des ancêtres.

Minuit... L'horloge de fer qui a
 marqué les heures glorieuses et les
 tristes marche encore.

Ding ! Ding ! et ainsi jusqu'à douze
 coups qui martèlent le cœur. Hou...
 hou...

C'est minuit ! les chiens ont hurlé dans
 le hameau, et les hou hou sont devenus
 plus lugubres.

Au détour d'une allée, une femme
 s'avance... Vêtue de blanc, un voile sur
 le visage, l'apparition lentement arrive
 en la chapelle et s'agenouille près d'un
 tombeau. La lune l'éclaire à travers

un vitrail qui ensanglante le vêtement
 blanc. Elle relève son voile et prie
 longtemps, longtemps. Elle écarte une
 pierre, prend une vieille épée rouillée
 et se relève. Le vitrail rougit la lame,
 et il semble qu'elle soit teinte encore
 du sang des Sarrazins, des infidèles
 que les aïeux navrèrent autrefois.

Qui donc oserait regarder le fantôme ?
 On devine qu'elle est belle, incom-
 parablement belle !

Les yeux lancent des éclairs farou-
 ches. Qui donc oserait la regarder ?
 Les jeunes filles qui aperçoivent la
 dame rouge deviennent malades, lan-
 guissent et meurent.

Qui donc est elle ? Est-ce une vierge
 guerrière, une Valkyrie venue du
 Walhall visiter lestombeaux des preux
 guerriers ; ou vient-elle, dans cette nuit
 sereine, expier quelque grand forfait
 ignoré, accompli dans la paix et le
 silence du lieu saint ?

Ou encore vient-elle, âme de la féo-
 dalité éteinte, des races glorieuses dis-
 parues, terrifier les villageois qui furent
 jadis des serfs et qui maintenant sont
 plus puissants que les fiers patriciens ;
 et songe-t-elle que tout est vain, que
 toute grandeur, que toute noblesse a
 sombré dans la médiocrité universelle,
 que le peuple, plus fort, a brûlé les
 châteaux-forts, les abbayes, les
 cloîtres ?

Songe-t-elle plus tristement encore
 que les nobles dégénérés se mêlent à
 la bourgeoisie et répudient ce qui jadis
 était l'honneur de leurs ancêtres : la
 gloire des armes ?

Et son épée sanglante se dresse
 vers le présent avec une menace !

MARGUERITE D.



Notes de voyage.

C'est assurément une cité bizarre.
 S'échafaudent jusqu'au ciel des tours
 en bois et en carton accolées les unes
 aux autres comme le pompier l'est à
 l'agent de police, le pou au cuir che-
 velu.

Le ciel n'est pas ordinaire. Ce sont
 d'innombrables billes de verre coloré
 qui roulent dans l'espace comme aut-
 tant d'yeux désorbités.

Parfois ces billes s'entrechoquent
 avec un bruit rappelant un peu celui que
 ferait un crâne fêlé d'académicien liant
 connaissance avec le sol.

Point d'hommes comme nous, mais
 de grandes marionnettes admirable-
 ment articulées, qui disent papa et
 maman quand on leur presse le ventre,
 mais rien d'autre. Ces habitants tirent
 parfois derrière eux un petit chien qui
 remue la tête et la queue. Quand il
 fait mauvais, ces gens roulent dans des
 omnibus en fer blanc peint de vermillons
 et d'ors qui éblouissent.

En temps de paix l'armée est rangée
 dans de grandes boîtes en sapin verni ;
 l'arsenal regorge de canons de bois
 tourné et de sacs remplis de pois secs.
 Le port est rempli de bateaux pavoisés
 de pavillons multicolores, il s'en trouve
 aussi qui, ornés de roulettes, peuvent
 servir par les temps de forte gelée.

Il y a des bestiaux enfermés dans
 des arches, et les arbres qui ornent les
 boulevards ne perdent jamais leurs
 feuilles. Comme les bestiaux ils viennent
 pour la plupart de Nuremberg.

Les oiseaux sont enfermés dans de
 grandes horloges et chantent « coucou »
 quand l'heure sonne. On voit aussi de
 petits chemins de fer qui déraillent et
 se renversent comme les grands.

Ce peuple n'a pas de poètes décadents
 mais seulement dans ses bibliothèques
 de grands cubes de bois rangés par
 boîtes. Sur les faces de ces cubes sont
 peints les caractères de l'alphabet et
 les chiffres.

Dans les expositions il y a de ces
 cubes qui forment un fragment d'image.

Ces êtres étranges ont aussi des décorations en plomb.

Les incendies ont chez eux des conséquences effroyables, car raisons, bêtes et gens flambent comme des allumettes. Ils ont pourtant des pompiers qui éternellement cherchent à préserver du feu une maison dont les flammes en papier découpé s'obstinent à dévorer le toit.

Rarement il se noient. Les habitants de cette cité heureuse flottent aussi aisément que leurs maisons qui leur servent alors de radeau. Cependant beaucoup de soldats sont victimes des inondations, des corps d'armée entiers sont engloutis. On attribue cela à ce fait que beaucoup d'entre eux sont en plomb.

Ils fument des cigares en chocolat, et pêchent, le dimanche, des poissons d'étain. Ces marionnettes saignent du son quand on les tue. Heureusement les assassinats y sont rares.

Le gouvernement est exercé par un polichinelle vieux comme le monde. Un pirot, un gendarme et un commissaire l'aident dans ses hautes fonctions.

La population n'a qu'une crainte, le diable ; quelquefois il sort d'une boîte et provoque des peurs atroces.

Alors polichinelle se fâche et bat le commissaire.

Tout ce monde est parfaitement heureux.

— Même le commissaire ?
— Même le commissaire.

PORRICHINEL.



Chronique légendaire.

Quelque vieille ménagère peut avoir ajusté des apennages de fable à cette histoire : laquelle est véritablement advenue selon que l'en fait ici rapport. Le cabinet historique de Messire Mohy.

Il est loin—si loin déjà qu'à peine nous en reste au cœur comme une vague et douce souvenance—le temps où, aux veillées longues, en Wallonie, ronflaient les rouets et se déviaient les écheveaux, tandis qu'une commère, trop cassée pour filer encore, déroulait lentement, toute recroquevillée dans son fauteuil de bois peint, les fils d'or des rêveuses légendes et des fabuleux récits.

Aucune route ne coupait alors les campagnes ; capricieusement montaient et descendaient les *voies* pierreuses que remplissaient des files de chevaux efflanqués, portant en des sacs mis en biais des charges de farine, de houille, de laine et conduits par de très honnêtes *blatiers* aux mines de bandits. Comment auraient-elles fait, les nouvelles du monde, pour pénétrer en ces pays frustes, si bien défendus par leurs montagnes, leurs bruyères désolées et surtout leur esprit de fier et patriotique exclusivisme ?

Et ainsi se conservèrent presqu'in-

tactes, à travers ces centaines d'années les traditions anciennes de la terre de Wallonie.

Aujourd'hui, un réseau de routes enserre le pays, des rails luisaient tout le long des rives exquises de l'Ourthe et de l'Ambève, de lourds terris égaussent leurs formes géométrales tandis que flambent, plus effrayants dans la clarté du jour, les pâles échevements de flamme des hauts-fourneaux de la Meuse.

Aussi vont se perdant les trésors des légendes anciennes — et pour une histoire de *Sottais* ou de *Nutons* se perpétuant, pour un haut-fait de vaillance ou horrifique récit de diablerie vivant dans les mémoires populaires, combien de traditions — charmantes dans leur très spécial parfum de terroir — à jamais éteintes, évanouies dans les brumes des fabuleux passés !

Ce n'est pas qu'en Wallonie il ne se soit trouvé personne qui eût tenté de recueillir et de rendre ces traditions anciennes. Ferdinand Henaux dans ses études parues en 1844 en la *Revue de Liège*, tôt défunte (dès 1847), Charles Grandgagnage, l'inoublié GGGG, l'archiviste liégeois Polain, Borgnet dans un livre curieux et rare : *Légendes Namuroises* que facétieusement il signa *Gérôme Pimpurniaux* (Namur, Leroux frères, successeurs d'Ybert, libraires, 1837), Léon Wocquier dans la *sudite Revue de Liège* et bien d'autres encore s'essayèrent à la tâche difficile et combien délicate de folkloriste.

Que d'attention et de tact ne faut-il pas pour transporter dans les parterres du Livre ces sauvageonnages poussés en plein terreau de la tradition populaire, quels soins pour dégager bien les mille racines de la fable — et quel religieux respect aussi pour ne pas faire fleurir trop haut et s'étendre, par d'artificielles ajoutes, le mythe primitif et souvent enfantin !

M. H. de Nimal, l'auteur de ces *Légendes de la Meuse*, récemment parues*, est-il le tant rare et tant longuement attendu chercheur et découvreur des trésors d'ancestrales « Légendes » que nous annonce son livre ?

A d'autres, folkloristes savants, à décider de la valeur documentaire de l'œuvre, à apprécier où et en quels points le récit imprimé s'écarte de la tradition orale — non que peu nous chaille, mais trop incertaine serait en cette matière notre compétence personnelle.

Mais ce que dire nous voulons, c'est le réel charme de ces archaïques histoires, — ouïes au temps d'enfance — contées ici en une langue simple, pure, quelquefois même artiste :

Ce sont les *Dames de Meuse*, les volages châtelaines de Hierges, qui nuées en roches schisteuses, se mirent dans les ondes du fleuve, — éternellement.

Puis un bruit formidable de satanique galop : les *Quatre fils Aymon* montés sur Bayard, leur fabuleux destrier, franchissant les rivières et les torrents, les forêts et les rochers et derrière eux se pressant, comme un troupeau de loups, les comtes, paladins et hauts barons de Charlemagne, l'empereur franc qui che-

vauche à leur tête.

Charmante aussi la chaste légende de Madeleine, la vierge de Chaleux, qui, pour échapper aux fauves poursuites des Nutons, se jeta, éperdue, dans les eaux bouillonnantes de la Lesse, d'où émerge, tous les ans au jour anniversaire de sa mort, son beau corps de lys et de roses.

Et ainsi se poursuit le livre : Poilvache, Montaigne, Agimont un à un surgissent de l'ombre d'oubli et se profilent sur des ciels d'agonies avec leurs tours noires, leurs machicoulis, leurs pont-levis à silhouettes sinistres. Et de tous ces récits se dégage comme une très fine et douce mélancolie, la tristesse des choses qui ne sont plus — et ne seront plus, jamais plus !

G. RAHLENBECK.

* A Bruxelles, chez Leblégué et Cie.

POUR PARAITRE FIN MAI :

LES CHIMÈRES

par Jules Destrée.

Un volume in-4° de grand luxe tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, par les soins de la maison Monnom.

Avec un frontispice d'Odilon Redon, deux eaux-fortes de Marie Danse et un dessin d'Henry de Groux. En souscription : 10 francs.

Les dix premiers exemplaires avec un double état choisis des estampes : 20 francs.

Le prix du volume sera majoré dès qu'il aura paru.



La Wallonie.

Sommaire du no 4 (31 avril).

Camille Lemonnier : *Premières proses* : Impression urbaine. — Marcel Collière : *Le Gynès*. — Bernard Lazare : *Le mot de l'énigme*. — Pierre Quillard : *L'Aventurier*. — Charles Delchevalerie : *Brumaire*.

Chronique littéraire : M. : *Scènes de bal*. — Célestin Demblon : *Les Poètes Namurois*.

Chronique musicale : Luisa Anzoletti : *La musique en Italie*. — L. H. : *A Verviers*. — Concert Wagner.



Boîte aux lettres.

C. W. VERVIERS. Reçu votre carte demandant nos parus. Ne pouvons lire votre nom et votre adresse nous est inconnue. Veuillez donner l'un et l'autre ; vous répondrons directement.

L. BOVIER. Ininsérable votre article. Vous rappelons que tout collabo, même éventuel, doit être abonné.

Inconnu, Huy. Avons égaré vos noms et adresse pour répondre à une carte reçue jà deux mois. Tâchons, par tous moyens, de vous découvrir.

Nouvelle et merveilleuse découverte qui ferait croire que le fameux problème de l'extraction du diamant, du charbon est enfin résolu.

DIAMANTS MAGNIN

Imitation tellement parfaite du brillant qu'il est impossible au plus fin connaisseur de discerner le vrai du faux. — L'éclat, la durée et la taille sont irréprochables.

Montés en or ou sur argent contrôlé depuis 5 frs.

S'adresser à M. CLÉDINA, rue du St-Esprit, 73, à Liège, seul agent dépositaire de la fabrique Magnin, bijoutier à Corcelles-Neufchâtel (Suisse).

H. FONDER-BURNET

48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.



POUDRE TEXIENNE pour détacher à sec les vêtements de toutes couleurs et notamment sur les gris les taches s'enlèvent avec une merveilleuse facilité. Prix : petite boîte 0-35 ; grande boîte 0-60.

Menue Gazette.

(Art, littérature, théâtre, sport, etc.)

Une ample jonchée de lauriers nouveaux pour notre déjà si célèbre école liégeoise de violon.

Toute la presse londonienne est pleine d'enthousiastes éloges à l'adresse d'Eug. Isaïe qui s'est fait tout récemment entendre à la *Philharmonic Society*. Le Times dit : *beautiful*. La Pall Mall : *never heard!* Hip, hip, hurrah !

Les représentations du théâtre modèle de Bayreuth commenceront le 21 juillet prochain. On donnera cette année *Tristan et Yseult*, les *Maîtres chanteurs* et *Parsifal*.

Paraîtra, dans le no du 15 mai de la *Revue de Belgique*, un croquis d'asile de notre collaborateur Joseph Sacré. Titre : *Le Nouveau*.

Galerie Michel-Ange

40, Avenue des Champs-Élysées, Paris.

Exposition d'une collection particulière ouverte au profit de l'œuvre du *Salvotage de l'Enfance (Union française)*, tous les jours de 10 à 6 heures.

CAPRICE REVUE est en vente à Bruxelles : chez Istace, rue du Marais et Galerie du Roi ; Librairie Molière, Chaussée d'Ixelles ; Aubette centrale, boulevard Anspach ; Montagne de la Cour ; à la Librairie nouvelle, 2 boulevard Anspach ; au bureau de « la Chronique » galerie du Roi ; chez Leblégué et Cie rue de la Madeleine 46 ; chez Lacomblez 33 rue des Paroissiens ; aux « Nouvelles du Jour » boulevard Anspach. —

Caprice Revue est en lecture à Bruxelles : au café Sésino, au Grand Hôtel, Taverne Royale, Trois Suisses, café de la Lanterne, Mille Colonnes, Duranton, Renaissance, Grand Hôtel central.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix : 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS

ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition. Cartonné, 0-75.

Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

PHARMACIE APOTEEK

L. DE GUELDRE BRUXELLES

40, Rue Marché du Parc, 40 (40, Warande Markt, 40)

FABRIQUE DE PARAPLUIES et Cannes en tous genres

J. P. VAN MISSIEL dit VALET

46, RUE DU PONT D'AVROY, 46

Recouvreage et réparations instantanées.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.

BRUXELLES 1888 { MÉDAILLE D'OR MÉDAILLE D'ARGENT DIPLOME

Typographie · Chromolithographie ·

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Éditeur

Rue Lambert-le-Bègue, 13

Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE PHOTOGRAVURE.

Imp. Aug. Bénard, Liège

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopol.
LIÈGE.

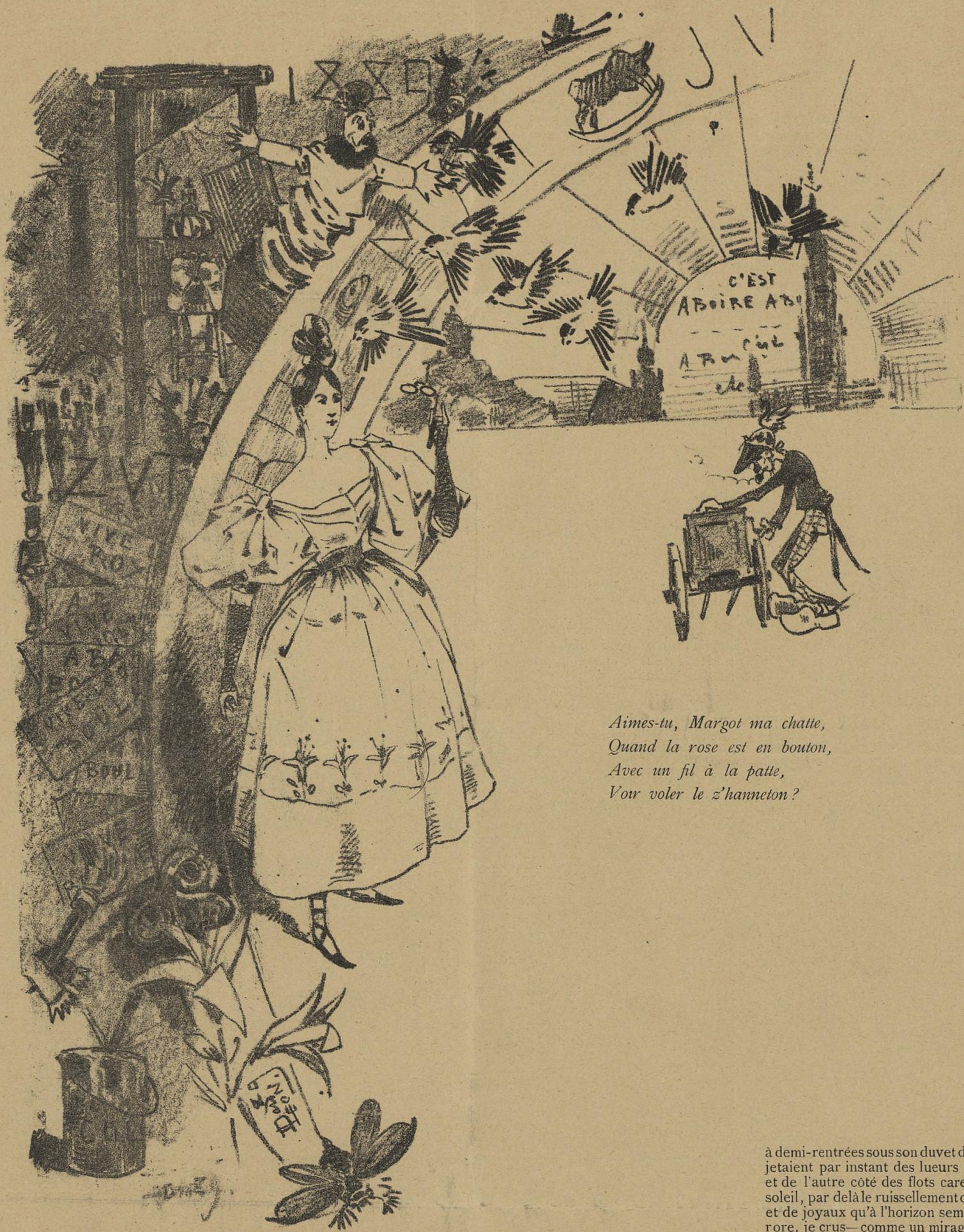
LIBRAIRIE L. GEORGE
60, RUE DE LA CATHÉDRALE, 60
Abonnement de lecture { 10 frs par an ;
2 frs par mois.
Les nouveautés sont données en lecture le jour même de leur apparition.

44, Rue de l'Université
ÉDITEUR DE MUSIQUE
Vve LÉOP. MURAILLE
Location de partitions
Richard, Roy d'Ys, Siegfried, Tristan, Otello (Verdi), Prince Igor, (Borodine) Vie pour le Tsar (Glinka) etc.
Envoi franco du Catalogue sur demande.

V^{ve} ELISE MAGIS
RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.
Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verres. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Éventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnets et Lambrequins. — Saisons, Parfumerie, Eau de Cologne 4^{me} marque. — Objets de ménage. — Déjà des thés de la maison Robinson d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES
Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE.

VINS FINS DE CHAMPAGNE
DELBECK & C^{ie}
Agent général : LUCIEN TOCK
RUE DEBRUYN, 26, BRUXELLES



*Aimes-tu, Margot ma chatte,
Quand la rose est en bouton,
Avec un fil à la patte,
Vouir voler le z'hanneton ?*

From home.

VII

Quand je m'éveillai ce matin, — à ce fragile instant où, telle une brume traînant sur les prés les pans déchirés de sarobe, le sommeil couvre encore nos yeux d'un voile imperceptible et simagiquement fiance le rêve à la réalité, — le soleil se jouait en nappe sur la courtine de Perse à ramages, et allumait dans la glace les feux d'une rubescente aurore. C'était comme un rire d'or s'égrenant en perles lumineuses dans

la maussade chambre d'hôtel, un rire, clair épanoui, répercuté par l'écho miroitant des vases, des bibelots, des cadres, de l'aiguïère, rire tintant de jeunesse et de gaité folle, qui faisait s'égouir le cœur et voluptueusement, s'émouvoir l'âme des choses. Tout semblait tressaillir d'une vie inaccoutumée; les magots de la cheminée se pâmaient d'aise, un défilé de cavalerie, appendu au mur, s'accélérait en un insensé steaple-chase, et, Dieu me pardonne ! je crus voir les épingles, surgies d'une pelote rouge, se dresser aussi vers l'astre, casquées de minuscules étoiles !...

Quelques moments après, la partie inférieure de la fenêtre à guillotine montait en grincant dans ses rainures et je m'accoudai, contemplant la mer aux ondes molles, qui vers l'Orient, semblaient crêtées de pierreries.

Douvres s'éveillait au cri strident des locomotives, au mouvement affairé de son port, à la rumeur sourde de ses docks, et les hautes cheminées en briques noircies panachaient le ciel gris-perle de leur fumée floconneuse.

La mer quiète, la mer rêveuse s'allongeait au pied de la ville en travail, grande chatte paresseuse dont les griffes,

à demi-rentrées sous son duvet d'écume, jetaient par instant des lueurs d'acier; et de l'autre côté des flots caressés de soleil, par delà le ruissellement de fleurs et de bijoux qu'à l'horizon semait l'aurore, je crus — comme un mirage — voir se dessiner mon petit coin d'Ardenne, aux pentes constellées de colchiques, aux bruyères liserées de forêts jaunies et de sapins sombres, aux routes blanches où, le soir, au son de la corne processionnent vaches et chèvres; je songeai à l'Aimée, cousant près de sa fenêtre ornée d'héliotrope et de calcéolaires, à mes livres favoris, à mes vagueries chères, à ma délicieuse retraite d'amour et de travail, — et la mélancolie des esseulements lointains est lentement tombée en moi; goutte à goutte, endeuillant ma rêverie matinale de nostalgiques re-rets.

AUG. VIERSET.

Imp. Aug. Bénéard, Liège.